

dont elle avait fait preuve pendant les trente-trois années qu'avait duré son séjour au Canada. Elle y avait exercé par ses conseils et sa prudence une influence que nul ne contestait. Bien des gouverneurs s'étaient succédé qui avaient recouru avec fruit à son expérience et à ses lumières, tandis qu'il n'était peut-être pas une femme dans la colonie qui n'eût été formée à la vertu par sa direction et ses exhortations maternelles.

La cérémonie de ses funérailles eut un éclat et fut entourée d'une affluence comme on en voit rarement pour les personnes même du rang le plus élevé. Français de toutes conditions et chrétiens de toutes les tribus sauvages reconnaissaient en elle leur mère spirituelle, et désormais leur protectrice dans le ciel. On se partageait avec un indicible empressement tous les objets ayant pu être à son usage : vêtements, livres, chapelets, médailles; quand il ne resta plus rien à partager, chacun voulut au moins apporter quelque image ou autre objet pieux pour le conserver après l'avoir fait toucher à la *sainte mère* « ainsi canonisée d'anticipation par la voix populaire dans tous les lieux, dit le P. Charlevoix, où elle était connue. »

Cette vénération profonde, ce culte intérieur pour la fondatrice des ursulines du Canada, n'a pas été seulement l'effet d'un enthousiasme passager ou éphémère. Ils se sont perpétués jusqu'à présent au sein de la population canadienne, qui n'a jamais cessé de considérer la mère Marie Guyard de l'Incarnation comme méritant des autels. A cette *vox populi* se joignent des témoignages qui empruntent à la qualité de leurs auteurs une valeur considérable. Pour n'en citer qu'un parmi les contemporains, Mgr de Laval, évêque de Québec, celui-là même à